

TEMPERATURE

Du 30 avril 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du matin, Midi, 3 P. M., and 5 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 29 avril. Indications pour la Louisiane. Temps beau et plus frais mardi; beau mercredi; vents frais du nord.

RETRAITE

CONSEIL DE VILLE.

Le Conseil de Ville qui se réunit, aujourd'hui même, après avoir dirigé, pendant quatre années, nos affaires publiques, mérite incontestablement les remerciements sincères de la communauté. Il a brisé brusquement avec les détestables errements des administrations précédentes.

ENTENTE.

Washington, 30 avril. Les membres de la commission de conférence chargés d'examiner le projet de loi de Puerto-Rico se sont entendus. Ils sont arrivés à un compromis sur le point en litige à une heure avancée de l'après-midi.

Nouveau délai accordé à la Compagnie du Canal de Panama.

Panama, Colombie, 30 avril. Une dépêche de Bonito au «Star and Herald» annonce que la concession de la compagnie du Canal de Panama a été étendue de six années à partir du mois d'avril 1904.

Le can pure est un bienfait que nous tenons des dieux. Ils ont voulu pour nous la répandre en tous lieux. Mais celle d'Abita fait cent fois plus de bien.

LA FOULE A PARIS.

Place de la Concorde et Champs-Élysées.—Le jour de l'ouverture de l'Exposition.

Il serait difficile d'évaluer, même approximativement, le nombre de curieux qui s'étaient portés aux abords de l'Exposition. Toutefois, on s'attendait à y voir une foule beaucoup plus considérable.

Sur la place de la Concorde, vers midi, le mouvement populaire était assez accentué. On attendait la daumont présidentielle, le chapeau galonné d'or du piqueur Montjarrét. Des camelots louaient des chaises et des échelles.

Après le passage du cortège officiel, la place de la Concorde devient presque déserte. La foule avait remonté les Champs-Élysées et était venue se masser devant la porte d'entrée qui fait face au panorama, sur l'emplacement de l'ancien palais de l'Industrie.

En voiture, nombre de curieux se dirigent vers l'avenue La Motte-Piquet, où est située l'entrée des invités. La foule, à cet endroit, était des plus compactes.

La foule s'écoula lentement et prit le chemin des Champs-Élysées. Là, l'animation était devenue plus accentuée. Sur les arbres, des jeunes gens, des gamins s'étaient juchés pour voir la sortie du cortège.

Il parlèrent, tout près l'un de l'autre; Jean d'abord le regard bien droit, avec son cœur et son honnêteté. —J'ai beaucoup combattu, ma petite Céclie; j'aime mes parents, ils n'ont jamais eu d'ennuis avec moi, et l'on m'aurait dit, il y a seulement quinze jours, il y en a seulement huit, que je leur causerais celui-là, je m'en serais défendu, jurant mes grands dieux que non...

les chevaux piaffaient d'impatience, était rangée le long de l'avenue. Pendant ce temps, les agents de la Sûreté, en nombre considérable, se mêlaient à la foule, écoutaient les propos et les réflexions, dévotaient les gens. Enfin, ils faisaient leur métier consciencieusement.

Tout le long de l'avenue des Champs-Élysées, c'était un défilé ininterrompu de voitures de maître, de fiacres et d'omnibus. Les impériaux de ces derniers étaient envahies par les curieux, qui avaient ainsi une excellente occasion, en passant, de contempler la perspective des Invalides.

Après le départ du Président, ce fut, aux Champs-Élysées, une véritable cohue. La foule rompit le cordon des agents et envahit toute l'avenue.

Une petite manifestation fut organisée par une bande d'individus qui se mirent à crier: «Vive la sociale!» On répondit par les cris de: «Vive l'armée!» Il y eut une petite bagarre, vite réprimée par quelques agents. Le général Mercier, qui sortait de l'Exposition, fut reconnu dans sa voiture et longuement acclamé par un grand nombre de personnes.

DISCOURS

Prononcés à l'Inauguration de l'Exposition de 1900

On lira avec intérêt le discours du ministre du Commerce et celui du Président de la République à l'Inauguration de l'Exposition de Paris.

M. Millerand, le premier, a pris la parole et s'est exprimé ainsi: Monsieur le président de la République, Monsieur le président du Sénat, Monsieur le président de la Chambre des députés, Messieurs,

L'effort persévérant, l'énergie passionnée de M. Alfred Picard et de ses collaborateurs ont mené à terme l'œuvre prodigieuse que je vous présente aujourd'hui. On ne saurait, sans commettre d'injustice, vouloir extraire des noms de la liste toulonnée d'artistes, d'ingénieurs, d'entrepreneurs, d'industriels, qui furent les artisans de ces merveilles.

L'univers s'est associé à la France dans cette entreprise gigantesque. Le gouvernement de la république remplit un devoir bien doux d'hospitalité et de reconnaissance en exprimant ses remerciements aux souverains, aux chefs d'États, aux peuples amis qui ont montré tant d'empressement et de bonne grâce à accueillir notre invitation.

Le visiteur de l'Exposition leur devra ce miracle de pouvoir, en quelques minutes, faire le tour du monde. Des types de toutes les architectures, groupés côte à côte sur les deux rives de la Seine en un chatoyant et harmonieux désordre, captiveront son imagination en amusant ses yeux. Et, par une naturelle association d'idées, ce décor pittoresque fera naître en son esprit cette réflexion qui se résume comme la moralité de ces assises internationales que, si éloignés qu'ils paraissent, les uns des autres par l'éducation, la coutume et le préjugé, tous, fils de races

variées, citoyens de nationalités diverses, appartiennent à la même famille, dont leur devoir comme leur intérêt est de travailler à grossir le commun patrimoine de science et de beauté.

Quels progrès peuvent être réalisés, quelles transformations opérées, en l'espace seulement de trois générations, un regard jeté sur l'Exposition centenaire suffira à nous le révéler.

L'heure viendra où d'autres voix plus autorisées que la mienne feront l'inventaire des trésors artistiques que renferment ces édifices. Je bornerai mon ambition à rappeler comment s'est renouvelée, en cent ans, la face du monde matériel.

Les mots manquent pour rendre la grandeur et l'étendue de cette révolution économique. Sous notre main nous avons vu les forges de la nature s'asservir et se discipliner. La vapeur, l'électricité, réduites au rôle de servantes dociles, ont transformé les conditions de l'existence. La machine est devenue la reine du monde. Installé en maître dans nos usines, l'organisme de fer et d'acier chasse et remplace par un lent et continu envahissement les travailleurs de chair et d'os, dont il fait ses auxiliaires.

Quel changement dans les relations humaines! Les distances diminuent jusqu'à disparaître. En quelques heures sont dévorés des parcours qui ne s'accomplissaient jadis qu'au prix de jours et de semaines. Le téléphone, ce sorcier, fait entendre à notre oreille la parole et jusqu'au timbre de la voix d'un ami séparé de nous par des centaines de lieues.

Pendant que croissent à l'infinité l'intensité et la puissance de la vie, la mort elle-même recule devant la marche victorieuse de l'esprit humain. Le génie d'un Pasteur, pur bienfaiteur de l'humanité, dont la gloire n'est attristée d'aucune ombre, centuple le pouvoir de la chirurgie et de la médecine. Le mal, saisi à son origine, isolé, cède, et voici qu'apparaît, à l'horizon prochain, l'époque heureuse où les épidémies qui ravageaient les cités et décimaient les peuples ne seront plus que les souvenirs terrifiants et comme les légendes du passé.

Ainsi la science multiplie, avec une admirable prodigalité, les moyens qu'elle met à la disposition de l'homme pour plier à ses lois les forces extérieures ou se garantir de leur hostilité. Elle lui rend un plus signalé service en lui livrant le secret de la grandeur matérielle et morale des sociétés, qui tient en un mot: Solidarité.

Nous sommes les héritiers des fautes comme des mérites de nos pères, et nous écrivons déjà l'histoire de nos fils. Solidaires de nos ancêtres, comment ne le serons-nous pas de nos contemporains? Il n'est pas que les contagions physiques. Les maisons pauvres où s'abritent les germes morbides, les cerveaux incultes où fermentent la superstition et la haine, constituent des périls dont une intelligente prévoyance saurait à nous convaincre qu'il faut hâter la disparition.

Triompher de l'ignorance, vaincre la misère, quel plus haut, quel plus pressant devoir social? Si l'altruisme n'était pas le plus généreux et le plus doux des sentiments, qui trouve en lui-même sa récompense, il puiserait dans l'intérêt personnel sa plus solide justification.

Jugez ses progrès à ses œuvres. Institution de prévoyance, d'assistance, de mutualité, syndicats, associations de tout genre destinées en un faisceau résistant les faiblesses individuelles: autant de témoignages de la solidarité humaine. Elle vise à atténuer au sein de

chaque nation les inégalités choquantes nées de la nature ou du régime social; elle se propose d'unir dans les liens d'une fraternité véritable les enfants d'un même peuple. Ses enfants ne s'arrêteront pas aux frontières.

Intérêts, idées, sentiments, se mêlent et s'entrecroisent sur toute la surface du globe, comme ces fils légers où vole la pensée humaine. Bienfaisante complexité, qui nous permet déjà d'entrevoir l'ère nouvelle dont, hier même, une noble initiative posait, à la Conférence de La Haye, les premiers jalons.

Oni, plus fortement se nouent les relations internationales issues de la multiplicité des besoins et de la facilité des échanges, plus nous avons raison d'espérer et de croire qu'un jour viendra où le monde ne connaîtra plus que les rivalités fécondes de la paix et les luttes glorieuses du travail!

O travail, travail libérateur et sacré, c'est toi qui ennoblis et c'est toi qui consoles. Sous tes pas, l'ignorance se dissipe, le mal s'enfuit. Par toi l'humanité, affranchie des servitudes de la nuit, monte, monte sans cesse vers cette région lumineuse où, à l'heure d'aujourd'hui, se réalise l'idéal et parfait accord de la puissance, de la justice et de la bonté.

Aucun incident pendant la lecture de ce morceau débité d'une voix de forgeron en grève, si ce n'est celui-ci: un spectateur avait pris le parti d'applaudir à outrance toutes les fois que revenait le mot ouvrier dans la prose ministérielle—et cet homme, au fait, avait raison, car la cérémonie d'aujourd'hui, à la prendre comme il faut la prendre, doit être considérée non comme un essai ridicule de glorification du gouvernement actuel mais bien comme le triomphe de l'ouvrier français—ingénieur ou artisan—qui a su créer d'éblouissantes merveilles.

M. Loubet a répondu comme suit: Messieurs, En conviant les gouvernements et les peuples à faire avec nous une synthèse du travail humain, la république française n'a pas en seulement la pensée d'instituer un concours de merveilles visibles et de renouveler, sur les bords de la Seine, un antique renom d'élegance et de courtoise hospitalité.

Note ambition est plus haute; elle dépasse infiniment l'éclat des fêtes passagères et ne se borne pas, — quelque patriotisme reconforté que nous éprouvions aujourd'hui, — aux satisfactions de l'amour-propre ou de l'intérêt.

La France a voulu apporter une contribution éclatante à l'avènement de la concorde entre les peuples. Elle a conscience de travailler pour le bien du monde, au terme de ce noble siècle dont la victoire sur l'erreur et sur la haine fut, hélas! incomplète, mais qui nous légua une foi toujours vivace dans le progrès.

Aussi, les institutions d'économie sociale occupent-elles ici la plus large place. En nous faisant connaître l'effort individuel de chaque État pour perfectionner l'art de vivre en société, elles donneront son caractère essentiel à cette Exposition, qui doit être une école d'enseignement et immense école d'enseignement mutuel. Elles ne nous font oublier, ai-je besoin de le dire? ni les découvertes de la science, ni les chefs-d'œuvre de l'art et de l'industrie; mais elles nous apparaissent comme le but de la civilisation et la raison d'être de notre œuvre.

C'est, sans doute, un admirable spectacle que celui de l'intelligence disciplinant les forces du monde physique et sommant la nature à des combinaisons imprévues, d'où nous tirons un surcroît de bien-être et de jouissances esthétiques; mais, autant le génie domine l'aveugle matière, autant il est inférieur à la justice et à la bonté. La forme la plus élevée du beau, n'est pas de celles qu'on peut indiquer par des numéros sur un catalogue: visible seulement pour la conscience morale, elle se trouve réalisée, lorsque des intelligences supérieures et diverses, groupant leurs efforts, sont animées comme les machines de nos galeries, par un grand moteur commun: le sentiment de la solidarité.

J'ai plaisir à proclamer que tous les gouvernements rendent hommage à cette loi supérieure. Et ce ne sera pas le moindre résultat de ce grand concours de bonnes volontés que cette constatation: malgré les rudes combats que se livrent les peuples sur le terrain industriel, commercial, économique, ils ne cessent de mettre au premier rang de leurs études les moyens de soulager les souffrances, d'organiser l'assistance, de répandre l'enseignement, de moraliser le travail, d'assurer des ressources à la vieillesse.

J'adresse à ces gouvernements, dont le concours nous a été précieux, un salut cordial. Je souhaite la bienvenue à leurs distingués représentants: ils ont été les collaborateurs éclairés de l'œuvre commune et ont une grande part à son succès. Je n'ai garde d'oublier nos ingénieurs, nos architectes, nos artistes, nos constructeurs et entrepreneurs, nos ouvriers qui, sous la direction de l'homme éminent que M. le ministre du commerce louait si justement, ont mené à bien, à travers de nombreuses difficultés, cette colossale entreprise et, à l'heure fixée, nous la livrent dans son complet épanouissement.

Messieurs, cette œuvre d'harmonie, de paix et de progrès, si éphémère qu'en soit le décor, n'aura pas été vaine. Le renouveau pacifique des gouvernements du monde ne demeurera pas stérile. Je suis convaincu que, grâce à l'affirmation persévérante de certaines pensées générales dont le siècle finissant a retenu, le vingtième siècle verra luire un peu plus de fraternité sur moins de misères de tout ordre, et que, bientôt peut-être, nous aurons franchi un stade important dans la lente évolution du travail vers le bonheur et de l'homme vers l'humanité.

C'est sous les auspices de cette espérance que je déclare ouverte l'Exposition de 1900.

M. Millerand a reçu du ministre des finances de l'empire de Russie le télégramme suivant: Paris-Exposition, monsieur le ministre du commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes.

Petersbourg, 13 avril. Monsieur le ministre, je suis heureux de vous présenter mes compliments bien sincères à la solennelle occasion de l'inauguration de la grande œuvre qui doit, une fois de plus, faire admirer au monde entier les incalculables ressources du génie de la France; je vous prie d'agréer l'expression de ma profonde gratitude pour l'obligeant concours que la section russe s'est cessé de trouver auprès de vous et de l'administration de l'Exposition. Dans ce concours empreint se sont de nouveau ma-

La France félicitée.

M. Millerand a reçu du ministre des finances de l'empire de Russie le télégramme suivant: Paris-Exposition, monsieur le ministre du commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes.

Petersbourg, 13 avril. Monsieur le ministre, je suis heureux de vous présenter mes compliments bien sincères à la solennelle occasion de l'inauguration de la grande œuvre qui doit, une fois de plus, faire admirer au monde entier les incalculables ressources du génie de la France; je vous prie d'agréer l'expression de ma profonde gratitude pour l'obligeant concours que la section russe s'est cessé de trouver auprès de vous et de l'administration de l'Exposition. Dans ce concours empreint se sont de nouveau ma-

ifestés les sentiments de sympathie et d'amitié qui unissent votre grande nation à la Russie.

M. Millerand a répondu en ces termes: 14 avril 1900.

Monsieur le ministre des finances, à Saint-Petersbourg.

Monsieur le ministre, Je suis profondément touché de la pensée délicate qui vous a fait saisir cette manifestation solennelle pour associer une fois de plus la Russie et la France.

Au nom de l'administration de l'Exposition comme au mien, je vous remercie des sentiments dont vous voulez bien nous adresser le précieux témoignage. En donnant à la section russe notre plus entier concours pour l'organisation de sa belle exposition qui sera un des plus vifs attraits de cette grande fête du travail, nous n'avons été que les interprètes fidèles des sentiments de sympathie et d'amitié qui lient nos deux nations.

De son côté, M. Lucipia, président du conseil municipal de Paris, a reçu le télégramme suivant: Agréer, de la part de la ville d'Odessa, ses félicitations sincères à l'occasion de l'inauguration de l'Exposition universelle. Puise cet acte pacifique inaugurer une ère nouvelle d'émulation pacifique et de fraternité des nations.

Le maire, P. ZELENIY. Deuxième Conférence de M. Henri de Régner.

L'Athénée Louisianais vient de faire ce qui peut s'appeler un coup de maître.

Il y avait, depuis quelques semaines, aux États-Unis, un écrivain français, un poète, un romancier éminent qui était venu faire une série de conférences à l'Université Harvard.

Après avoir achevé son œuvre avec éclat, ce conférencier—M. Henri de Régner—parcourait l'Union, de l'extrême nord-est à l'extrême sud-ouest.

L'Athénée l'a guetté, l'a happé au passage et lui a subtilisé, très adroitement et coup sur coup, deux charmantes conférences qui feront date dans l'histoire de cette institution. Nous ne pouvons qu'en remercier sincèrement l'Athénée et M. Alcée Fortier.

Nous avons déjà dit quelques mots de la conférence de samedi soir. Nous ne nous occuperons aujourd'hui que de celle de dimanche. Le sujet était extrêmement intéressant, surtout pour quiconque se comptait dans le commerce de la femme. C'était, nous ne dirons pas une leçon—le conférencier n'en avait nullement pris le ton,—mais une conversation sur le rôle joué par la femme dans la littérature moderne.

La femme est la lectrice par excellence, non seulement parce qu'elle se livre à la lecture, mais aussi parce que ses goûts la portent inévitablement à l'étude de œuvres d'art. Or, ses jugements sont d'autant plus sûrs, en pareille matière que c'est le sentiment qui domine chez elle, et que c'est par voie de sentiment que l'on juge les affaires d'art.

De là, à l'envie de prendre la plume pour s'essayer, pour y mettre à l'épreuve ses connaissances acquises et les dons intellectuels dont elle a été enrichie, il n'y a qu'un pas. Ce pas, elle l'a franchi bien vite. Aussi, du jour où une littérature vraiment digne de ce nom se fut fondée en France, elle a voulu y pénétrer, et conquérir sa place. Il a surgi dès lors, parmi les grandes dames de l'époque, une foule d'écrivains-amateurs dont plusieurs se sont fait remarquer par la grâce et la finesse de leurs idées et de leur style. Elles avaient adopté un rendez-vous dans le salon de Mme de Rambouillet. C'est de là qu'est sortie toute une pléiade d'écrivains amateurs que l'on a appelés Précieuses. Ce titre qui nous fait sourire aujourd'hui était fort bien porté dès les débuts.

Elle répondit, la tourmente s'élevait à nouveau dans son âme, un instant apaisée: —J'avais tant de chagrin que je n'ai plus pensé... que je lui en causerais encore.

—Allon, nous en refaites pas, de chagrin... Si mes parents persistent dans leur entêtement, nous attendrons deux ans, voilà tout.

—Cela vaudra peut-être, tant; les a-nés de mes frères seront des ouvriers, plus à charge à personne... car j'aurai encore trois petits... C'est moi qui devrais vous crier: ce mariage n'est pas possible, on n'impose pas toute sa famille à son mari.

—Pen-être que vous ne gâchez pas votre vie ni la leur... ils ne me seront pas à charge, et je vous aiderai à les diriger; des gargons, ça n'est pas toujours facile à conduire.

—Non; heureusement, Albert et Germain sont de bons s-jets... les autres on ne sait p-encore, mais avec un peu de tranquillité... Quant à l'argent, la porte s'ouvrira, la tant généralement lorsque le logement abandonné de tout la blondinette sonne, une petite campée, fraîche, assez beaux yeux.

Feuilleton

DE: L'Abelle de la N. O.

Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaque.

DEUXIEME PARTIE.

XIII (Suite.)

Elle avait moins de force pour supporter ce bonheur, cette joie immense dans son immense chagrin, qu'elle n'en eût en devant

une déception, si une déception, toutefois, pouvait l'atteindre encore.

Elle était si pâle, si pâle, que le jeune homme fort de la Halle, craignant de la voir tomber, la prit entre ses bras.

Et comme la tête de la pauvre fille roulait sur sa poitrine, il l'embrassa dans ses beaux cheveux, la serrant en même temps tellement, que cela la ranima.

—Jean... ce n'est pas possible... vous voulez m'épouser? —Oui, ma petite Céclie, oui, je veux vous épouser.

—Mais vos parents... vous savez bien... ont-ils donc changé d'avis? —Non... —Alors vous vous marierez contre leur gré? —Je crois que je ferai plus mon devoir en me mariant contre leur gré, qu'en vous laissant là, après nous être fiancés, il y a six mois...

—Mais moi... est-ce que je peux entrer dans une famille malgré elle? —Qu'avez-vous à faire de ma famille? Ce n'est pas moi qui suis tout!

—Ah! si! —Il deseserait son étreinte; la jeune fille se retira de ses bras.

—Voulez-vous, ma petite Céclie, asseyons-nous, et capons bien tranquillement.

Il la tenait par les deux mains, puis l'entraîna vers une chaise. Alors il s'en approcha une pour

passion, d'un sang jeune courant plus chaud dans ses veines.

—Ce n'est pas le moment de m'aimer en amoureux... plus tard!

—Oui, de la sagesse aujourd'hui... Et puis, ma petite Céclie, je vous aime avec... comment dire: avec respect... je vous estime... et il me semblait que lorsqu'un garçon aime une fille d'amour et d'estime, s'il ne l'épouse pas, c'est un idiot... il mérite de mal tomber.

—Songez, mon ami, que ma-ma peut être condamnée... —Tant pis! —Rappelez-vous... une femme dont la mère est en prison.

—Eh bien!... Ce n'est pas un crime comme un autre, d'abord... On devrait la mettre dans une maison de santé... c'était de la folie.

—Je le crois, je n'ai donc pas peur... Ainsi ne vous faites pas trop de peine demain, si elle n'est pas acquittée.

—Oh! ce sera tout de même terrible... oui, terrible, allez, Jean!

—Il faudra en prendre votre parti... Je serai là, vous sortirez à mon bras.

Il répéta encore: —Ma pauvre petite Céclie... Ces quatre mots résumaient toute sa tendresse, toute sa pitié.

Et la pauvre petite Céclie, d'elle-même, lui tendit ses deux mains. Elle ne lui avoua point, pour quoi?... Savait-elle si demain, lorsqu'elle verrait sa mère dans la salle des assises, reprise d'un délire furieux, et en dépit de la crainte d'une déposition contraire de Mme Harpin, elle ne raconterait pas que son père lui avait, avant de partir, avoir été bien réellement l'amant de la belle blonde.

—Je ne crois pas; eux qui me parlaient si volontiers, ne me regardent plus.

—Ils sont têtus en diable! S'ils m'embêtent, je les quitte tout de suite.

—Ne les indisposez pas davantage contre moi, contre nous tous, qui n'y pouvons rien... J'ai votre parole, j'attendrai en continuant ma tâche auprès de mes frères et de ma sœur.

—Oh! ce sera tout de même terrible... oui, terrible, allez, Jean!

—Il faudra en prendre votre parti... Je serai là, vous sortirez à mon bras.

—Je ne crois pas; eux qui me parlaient si volontiers, ne me regardent plus.

—Ils sont têtus en diable! S'ils m'embêtent, je les quitte tout de suite.

—Ne les indisposez pas davantage davantage contre moi, contre nous tous, qui n'y pouvons rien... J'ai votre parole, j'attendrai en continuant ma tâche auprès de mes frères et de ma sœur.

—Oh! ce sera tout de même terrible... oui, terrible, allez, Jean!

—Il faudra en prendre votre parti... Je serai là, vous sortirez à mon bras.